

Je suis ici

Jean-Paul Baumier

Number 73, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19311ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baumier, J.-P. (1998). Je suis ici. *Nuit blanche*, (73), 25–25.

Je suis ici

Ses doigts chantent sur la vitre embuée et bientôt apparaît un visage d'enfant qui fait la moue et qu'elle efface aussitôt en appuyant la paume de sa main sur la surface de verre. Un frisson la traverse et elle croise les bras, rehausse les épaules dans un mouvement qui lui est devenu familier, comme si elle cherchait à tout retenir en elle. Elle aimerait tant ne rien laisser paraître, même lorsqu'elle est seule, pour se prouver qu'elle peut surmonter sa douleur et cet immense vide qu'elle ressent à l'intérieur, ce vide qui n'en finit pas de se creuser, de la ronger du dedans. Ensuite, mais seulement ensuite, elle se sentirait prête à affronter le regard de Simon, puis celui d'Étienne et de Mathieu qui ne pourront s'empêcher de lui reprocher de les abandonner sans même mesurer le poids et l'étendue de leur reproche tant ils auront mal. De plus en plus elle sent le regard des autres glisser sur elle comme ces nuées d'insectes patineurs sur la surface d'un lac par les trop chaudes journées d'été.

De l'autre côté de la vitre, la pluie ruisselle lentement, au même rythme que ses larmes. Il fait encore nuit, mais l'opacité est maintenant plus fragile, déjà de faibles lueurs percent à l'horizon. Simon et les enfants dorment à l'étage, le premier étendu sur le dos, le bras droit ramené sur le front, Étienne et Mathieu recroquevillés en boule sur eux-mêmes. Ils dorment ainsi depuis qu'ils sont petits et, lorsqu'elle s'introduit dans leur chambre le soir avant d'aller dormir, elle a parfois peine à croire qu'ils soient devenus si grands, bientôt des corps d'homme dans des lits d'enfant. Depuis qu'ils sont nés elle ne s'est jamais privée du plaisir de les regarder dormir, d'épier leurs rêves. Avant longtemps elle sera devenue une intruse, elle le sait, mais, le moment venu, elle se retirera sur la pointe des pieds avant même qu'ils n'aient le temps de protester.

Elle essuie ses yeux et se retourne, croyant avoir senti une présence derrière elle, mais il n'y a qu'elle dans la pénombre de cette pièce où elle a froid. Autrefois, lorsque Simon se réveillait et qu'elle n'était pas à ses côtés, il l'appelait, et dans sa voix elle décelait de l'inquiétude, comme s'il eût craint qu'elle s'en fût allée avec la nuit. Il se levait et venait la retrouver au salon où elle se réfugiait, debout devant la grande fenêtre comme en ce moment. Il s'approchait doucement, veillait à ne pas l'effrayer, puis il lui retirait sa cigarette, lui reprochant chaque fois de trop fumer, et il la prenait dans ses bras avant de remonter se coucher. Souvent, il lui faisait l'amour, croyant sans doute exorciser les démons qui la gardaient éveillée ces nuits-là. Elle ne sait ce qui lui manque le plus, ses démons ou le fait qu'il croyait l'en libérer.

Le jour va bientôt se lever et une faible lueur découpe le salon derrière elle où se profilent une table basse jonchée de revues, de journaux, de livres, de verres oubliés là et d'un cendrier à demi rempli, un fauteuil de lecture et un canapé occupant presque tout l'espace de cette pièce aux murs recouverts d'un papier peint reproduisant un tableau de Magritte, *Le blanc-seing*, un banal paysage de forêt en été. La confusion des perspectives sur laquelle a joué le peintre fait maintenant écho à l'absurdité de sa propre situation. Elle ne sait plus de quel côté des choses elle se situe.

Elle n'a jamais aimé les papiers peints. Elle revoit encore la salle à manger où l'on dressait la table pour les grandes occasions, ces interminables repas auxquels son frère et elle cherchaient toujours à se soustraire. Elle se souvient qu'elle s'efforçait de sourire et laissait son regard se perdre dans ces faux paysages dans lesquels elle n'arrivait même pas à s'évader. Déjà, enfant, elle redoutait qu'il n'y ait pas d'issue, tant dans les faux décors reproduits sur les papiers peints que dans la vraie vie. Alors elle se retournait vers son frère et tous deux n'attendaient que le moment où il leur était enfin permis de quitter la table et retrouver leurs jeux.

Comme chaque matin, le camelot livre ses journaux. Elle ne peut pas voir sa tête enfouie sous le capuchon de son imperméable. Elle sait seulement qu'il se croit seul au monde, un monde auquel elle n'appartient déjà plus.

Dans quelques minutes la maison va se remplir de bruits familiers qui lui rappelleront qu'elle appartient encore au monde des vivants. Elle a l'intime conviction d'avoir toujours su ce qui était bon pour elle, comme ce qui ne l'était pas, et elle se demande pourquoi elle n'a pas prêté foi à la petite voix qui cherchait à se faire entendre. Pourquoi a-t-elle constamment accepté de remettre sa vie entre des mains autres que les siennes ? Elle pense à son frère mort dans un accident d'auto il y a maintenant plus de vingt ans. A-t-il ressenti la même injustice lorsqu'il a repris conscience à l'hôpital ? Pourquoi le cancer s'est-il logé dans son corps à elle plutôt que dans celui d'une autre ? Chaque fois qu'il est question de son frère, il y a toujours quelqu'un pour rappeler à quel point l'été avait été superbe cette année-là. Comme si ça pouvait changer quelque chose à ce qui est arrivé, comme si c'était moins dur à accepter. Que dira-t-on de l'été qui s'annonce ?

La pluie s'est arrêtée. Un rayon de soleil illumine le salon. À l'étage quelqu'un vient de tirer la chasse d'eau, puis lui parviennent des bruits de pas, ceux d'enfants qui courent d'une pièce à l'autre et qui l'appellent, maman, où es-tu maman ? La vie la réclame encore à elle, ne peut-elle s'empêcher de penser avant de répondre à son tour, je suis ici, mon grand. **nb**



photo : A.-M. Guéroux

Jean-Paul Beaumier